

A separate chapter is dedicated to the question of when coin supply to Raetia ended and how long bronze coins remained in circulation (pp. 118–128). As has often been observed, the production of bronze coins almost completely ceased in the western mints after 403 and coins from eastern mints failed to arrive in the West. Although Kos stresses that very few bronze coins postdating 403 have been found in Raetia, it is nevertheless a quite consistent phenomenon even if the numbers per site are almost insignificant to what went on before. Taken together with his analysis of the longevity of bronze coins issued in the period 388–403 in the Eastern Empire, where they often dominated well into the sixth century, it is absolutely plausible that coin circulation at Vermania, and other sites in the region, continued at least until the middle of the fifth century. Kos goes one step further though and postulates that “die raetischen Fundplätze mit einer für eine objektive Analyse ausreichenden Anzahl von Münzen der Prägeperiode 388–403 [...] alle Merkmale eines kontinuierlichen Geldzuflusses bis zur Mitte des 5. Jahrhunderts zeigen” (p. 125). His main argument is the ratio of the VICTORIA AVGGG-type (minted in the western mints) versus the SALVS REI PVBLICAE-type (minted in Italy, the Balkans and further east). The latter type was produced for a few more years after the former had ended. The higher the proportion of the youngest type, the later the coin assemblage presumably is. As SALVS REI PVBLICAE was already produced from 388 onwards and Raetia generally was supplied more from the Balkan and Italy-mints than from the west, a dominance of this coin type not necessarily implies a later date for an assemblage, but above all, it does not indicate a continued *supply* of this coin type well into the 5th century.

The final chapter lists, rather than discusses, coins from chronologically relevant archaeological contexts like burnt layers and postholes (pp. 129–143). Importantly, it also lists all archaeological contexts which yielded more than one coin find, which gives a good insight in how long coins could remain in circulation (or not).

After the summaries in German and English and the bibliography, the book closes with a catalogue of all coin finds. Apart from the numismatic description, from which surprisingly the size and weight as well as the state of wear are missing, the x-, y- and z-coordinates of the find location as well as a brief statement on the archaeological context are provided.

To sum up, this is an exemplary publication of coin finds, giving both ample thought to the distribution on site and coins from archaeological context and to coin circulation in the wider region. Furthermore, we now have a solid baseline for late Roman coin circulation in Raetia and all further studies will profit from it.

DE–60323 Frankfurt a. M.

Norbert Wollheim-Platz 1

E-Mail: Kemmern@em.uni-frankfurt.de

Orcid: <https://orcid.org/0000-0001-9962-7812>

Fleur Kemmers

Institut für Archäologische Wissenschaften

Goethe-Universität Frankfurt

NIKOLAS HÄCHLER / BEAT NÄF / PETER-ANDREW SCHWARZ, Mauern gegen Migration? Spät-römische Strategie, der Hochrhein-Limes und die Fortifikationen der Provinz *Maxima Sequanorum* – eine Auswertung der Quellenzeugnisse. Verlag Schnell & Steiner GmbH, Regensburg 2020. € 45,00. ISBN 978-3-7954-3511-0. doi: <https://doi.org/10.5167/uzh-187452>. 382 pages avec 88 illustrations en noir et blanc et 92 en couleur.

Depuis quelques années, on assiste à un important regain de l'intérêt pour l'étude des régions frontalières du monde romain. Cause ou conséquence de ce phénomène, l'effervescence créée par les reconnaissances successives du mur d'Hadrien en 1987, du *limes* de Germanie supérieure et de

Rhétie en 2005 et du mur d'Antonin en 2008, comme un seul Patrimoine mondial par l'UNESCO, sous l'appellation *Frontières de l'Empire romain* (<https://whc.unesco.org/fr/list/430> [dernier accès: 12 mai 2022]), ne lui est certainement pas étrangère. En outre, l'intérêt pour le *limes* européen est aujourd'hui alimenté par l'effort des États concernés pour faire connaître ce patrimoine, non seulement du point de vue scientifique, mais aussi au grand public, de même que par la candidature à venir de ses parties centrales et orientales (<http://danubelimesbrand.org> [dernier accès: 12 mai 2022]), pour qu'elles rejoignent la partie occidentale au sein d'un même Patrimoine mondial unitaire.

Le livre ici recensé (qui est disponible en libre accès sur la plateforme *Zurich Open Repository and Archive* : <https://www.zora.uzh.ch> [dernier accès: 12 mai 2022]) s'inscrit donc dans une sorte de mouvement européen, pour ne pas dire mondial, qui est parfaitement illustré par la vitalité et le dynamisme de la communauté scientifique qui travaille sur le monde romain frontalier – il suffit de consulter les réseaux sociaux pour le constater –, dont témoigne la progression de la participation à chaque édition du *Limes Congress*. Pour autant, l'étude que nous offre Nikolas Hächler (Université de Vienne), Beat Näf (Université de Zurich) et Peter-Andrew Schwarz (Université de Bâle) est pleinement originale, en ce sens qu'elle s'intéresse avant tout à l'Antiquité tardive et aux sources textuelles. Le prétendu « *limes* » est, en effet, un sujet qui est plus souvent abordé dans l'optique de la romanisation pendant le Haut-Empire ainsi que principalement via le prisme des témoignages matériels. « *Mauern gegen Migration?* » n'est rien de moins que le recueil analytique et critique des principaux textes anciens, littéraires, juridiques et épigraphiques, en traduction allemande, qui sont utiles à l'étude d'une province romaine tardive issue de la division de la Germanie supérieure à l'époque de Dioclétien, en l'occurrence la *Maxima Sequanorum*.

L'ouvrage est divisé en onze chapitres, qui sont précédés d'une introduction générale (« *Einleitung* » – pp. 11–65), proposant un court tableau du patrimoine tardo-romain sur le territoire de cette province, tout en dressant un bilan historiographique de l'étude dudit patrimoine, autant des points de vue historique qu'archéologique. La mise en valeur la plus récente par les pouvoirs publics, y compris pour les touristes non-initiés (jusqu'à servir de publicité pour des entreprises locales, comme c'est le cas à Yverdon-les-Bains, dans le canton suisse de Vaud, qui a fait faire à l'organisme *Mobile Tour Information System* un petit film dans lequel deux curistes en peignoir nous font la visite de la reconstitution du *castrum Eburodunum* – cf. p. 58 ; p. 60 fig. 42), est aussi évoquée dans le propos introductif.

Le premier chapitre, « *Römische Strategie* » (pp. 66–94), est divisé en deux grandes parties inégales. La première se distingue quelque peu du reste du livre, car, même si le prisme de lecture demeure la *Maxima Sequanorum*, les textes latins et grecs qu'elle rassemble et qui nous informent sur la stratégie militaire romaine, y compris du point de vue architectural, ne portent pas tous strictement sur cette province, mais parfois sur d'autres contextes frontaliers similaires. On y lit ainsi dans l'ordre des extraits de : Vitruve, Frontin, l'auteur anonyme du *De munitionibus castrorum* (Pseudo-Hygin), Procopé de Césarée, le *Compendium* ou *Strategikon* de Syrianus Magister (ici qualifié d'Anonyme byzantin), Ammien Marcellin, le *De rebus bellicis*, Végèce, Ptolémée, Festus, Eutrope, la *Vie des Pères du Jura* et l'Anonyme de Ravenne, à quoi s'ajoutent des renvois à d'autres sources comme Polybe, la *Notitia dignitatum*, le *Code Justinien* ou la *Table de Peutinger*. La deuxième partie de ce premier chapitre, beaucoup plus courte (à peine quatre pages), s'intéresse prétendument à l'action stratégique de la figure impériale. Néanmoins, elle est vraiment très générale et annonce plutôt la suite du livre. Si la première des deux dresse indubitablement un tableau qui permet de mettre en place tous les fondements nécessaires au reste de l'étude, on se demande bien quelle peut être l'utilité de la seconde, tant son contenu est pauvre. Tout au plus, il aurait été préférable qu'elle soit présentée simplement comme une transition et rien de plus.

Les deuxième et troisième chapitres, « Limites, Strategie und Kriegsschauplätze in der Kaiserzeit » (pp. 95–116) et « Die Erneuerung des Kaisertums durch die Tetrarchie » (pp. 117–149), se concentrent sur l'histoire événementielle, de même que sur les enjeux et sur le processus de la romanisation et de l'occupation du territoire, respectivement de César à Probus (58 av. J.-C. à 282 ap. J.-C.) et de Dioclétien à Constantin (284–337 ap. J.-C.). D'emblée il est question du terme « *limes* » que les auteurs proposent de définir, en remontant à ses origines – sans toutefois en donner une interprétation claire –, afin de justifier l'utilisation qu'ils en font. Étant donné l'importance quantitative de la littérature sur le sujet, marquée par plus d'un siècle de débats scientifiques, l'appui bibliographique à cette tentative de définition semble largement insuffisant. Par exemple, où sont les travaux fondamentaux de Giovanni FORNI (*Esercito e marina di Roma antica. Raccolta di contribute* [Stuttgart 1992] 213–262)? Quant à la contribution de Theodor Mommsen au débat, elle n'est évoquée qu'en introduction, dans la partie historiographique générale (pp. 50–51). Pour ainsi dire, si plusieurs historiens et archéologues contemporains acceptent pleinement aujourd'hui, surtout par convention et commodité, l'utilisation du terme « *limes* » pour qualifier les secteurs frontaliers militarisés sous le Haut-Empire, il faut savoir qu'environ les deux-tiers des attestations de ce mot dans la littérature latine, tout sens confondu, sont postérieurs au IV^e siècle (à paraître : D. MOREAU, *The concept of "limes" in the textual sources. A short preliminary study*. In: M. Korać et al. [ed.], *Limes XXIV: 24. International Limes Congress, Serbia, September 2018* [Belgrade en prép.]). Pour plusieurs autres raisons bien décrites par Benjamin Isaac, qui est cité dans l'introduction (p. 67), on est sérieusement en droit de se demander s'il s'agit vraiment d'une réalité proprement militaire avant l'Antiquité tardive. Quoi qu'il en soit, la question du sens réel du concept de « *limes* » est ici contournée. On comprend qu'il ne s'agit pas du sujet central du livre, mais quelques éléments supplémentaires auraient été nécessaires pour justifier davantage son utilisation tout au long de celui-ci.

En conclusion de ce premier ensemble de chapitres chronologiques, les auteurs, dans leur souci d'enquête historique et patrimoniale globale, reviennent rapidement sur un sujet récurrent de l'étude (pp. 14–16 ; 65 ; 126 ; 148–149 ; 279 ; 299–302 ; 304 ; 309 et 314), à savoir les prétendus éléments historiques dans la légende du massacre de la légion thébaine ainsi que la réception de son culte, jusqu'à aujourd'hui, dans la région correspondant à l'antique *Maxima Sequanorum*. Il semble toutefois à l'auteur des présentes lignes que l'approche et l'analyse de cette légende ne sont pas ici suffisamment critiques et qu'il y a trop la volonté de rattacher à l'histoire un récit hagiographique, apparu dans l'Antiquité tardive et développé au Moyen Âge, qu'une grande partie de littérature scientifique de la seconde moitié du XX^e siècle considère comme une pure fiction (absents de la bibliographie : D. VAN BERCHEM, *Le martyr de la légion thébaine. Essai sur la formation d'une légende* [Bâle 1956]; D. F. O'REILLY, *The Theban legion of St. Maurice. Vigiliae Christianae* 32,3, 1978, 195–207; D. WOODS, *The origin of the legend of Maurice and the Theban legion. Journal of Ecclesiastical Hist.* 45, 1994, 385–395).

Le quatrième chapitre, « Strategie, Verwaltung, Versorgung und Militär-, Provinz- und Truppenorganisation » (pp. 150–178), propose moins de textes en traduction que les deux précédents. L'objectif de cette partie est d'expliquer les grands principes de l'évolution de la présence et de l'organisation militaire sur le territoire de la *Maxima Sequanorum* depuis César, en opérant une distinction nette entre histoire théorique de l'organisation des troupes, plutôt à partir des sources textuelles, et présence réelle sur le terrain, à travers les témoignages archéologiques. L'accent étant mis sur l'Antiquité tardive, la *Notitia dignitatum* sert de fondement à une grande partie du propos, ce qui est un peu déroutant au regard du *terminus ante quem* du troisième chapitre, c'est-à-dire l'année 337. C'est que la *Notitia dignitatum*, bien qu'étant difficilement datable, lui est postérieure. Elle aurait été composée en plusieurs étapes, avec une version finale pour sa section la plus ancienne, l'*Orient*, qui ne serait pas antérieure à Théodose I^{er} (379–395), alors que la partie consacrée à l'*Occident*, à laquelle appartient la province ici étudiée, n'aurait vu le jour que pendant les premières décennies

du V^e siècle, peut-être même aussi tardivement que 425, voire 437/8 (le mariage de Valentinien III à Licinia Eudoxia, de même que la promulgation du *Codex Theodosianus* sont les deux éléments qui mettent un terme définitif au débat ouvert par la *partitio imperii* et la *Notitia dignitatum* pourrait n'être que l'illustration allégorique de ce résultat final, voulu par Théodose II). En outre, les études les plus récentes sur la question concluent toutes qu'il ne s'agit pas d'un document administratif et le texte, tel qu'il nous est parvenu, cumulerait plusieurs situations anachroniques (cf. en particulier les travaux de P. BRENNAN, également absents de la bibliographie, parmi lesquels : *The Notitia dignitatum*. Entretiens sur l'Antiquité classique 42, 1996, 147–178). En ce sens, on se demande à quel moment exact correspond la situation décrite dans ce document pour la *Maxima Sequanorum* et si l'on peut vraiment s'en servir comme fondement d'une description générale de la situation dans l'Antiquité tardive. De manière inusitée, attendu qu'il était question d'armée jusqu'ici, ce quatrième chapitre se termine sur quelques lignes concernant la diffusion du christianisme et la création d'une organisation épiscopale comme conséquence de la politique impériale dans la région. Était-il vraiment pertinent de parler de ce sujet alors que les règnes postérieurs à Constantin n'ont pas encore été abordés ? N'aurait-il pas été plus intéressant de traiter ici de l'impact de l'armée romaine sur la diffusion des cultes en général ? D'ailleurs, où est le mithraïsme dans ce livre, cette religion qui a été si importante dans le milieu militaire rhénan ? Pour la *Maxima Sequanorum* on pense immédiatement au mithréum de Biesheim en Alsace (voire notamment E. KERN, *Le mithraeum de Biesheim-Kunheim* [Haut-Rhin]. *Rev. Nord Arch.* 292, 1991, 59–65).

Les cinquième et sixième chapitres, « Neue Bürgerkriege nach dem Tode Constantins: Der Silberschatz von Kaiseraugst und das Ringen um legitime Herrschaft » (pp. 179–182) et « Die Usurpation des Magnentius und das geplünderte Kaiseraugst » (pp. 183–186), se concentrent spécifiquement sur Augst (*Augusta Raurica*), dans le premier cas sur le célèbre trésor en argent qui y aurait été enterré à l'époque de Constance II, dans le deuxième sur le sort de l'agglomération à l'époque de Magnence. Sans que l'on conteste l'intérêt du sujet de ces très courts chapitres, qui semblent avoir été écrits pour servir de transition avec ce qui suit, on ne comprend pas très bien pourquoi la matière qu'ils traitent n'a pas été intégrée aux parties subséquentes. Les cinq chapitres finaux reprennent effectivement la suite de l'histoire événementielle là où le troisième chapitre s'était arrêté : « Constantius II » (chapitre 7, pp. 187–201), « Julian » (chapitre 8, pp. 202–230), « Valentinian und die Fortsetzung und Verfestigung der Alemannenpolitik » (364–375) (chapitre 9, pp. 231–266), « Von Gratian zu Theodosius » (chapitre 10, pp. 267–280) et « Der Fall Roms und die Folgen: Vom Kindkaiser Honorius zu den Burgundern » (chapitre 11, pp. 281–311). Dans ce bloc final, qui couvre les années 337 à 534 ap. J.-C., l'analyse est richement accompagnée de textes littéraires et épigraphiques en traduction, de résultats de fouilles, de plans, de cartes et de schéma, avec « l'originalité » de dépasser le cadre romain et de s'intéresser également, dans le dernier chapitre, à la stratégie d'occupation du territoire par les Burgondes et les Francs.

L'ouvrage se termine d'abord par une conclusion (« Schluss / Ausblick », pp. 312–316) qui propose une courte synthèse de l'ensemble et dans laquelle on peut lire, à la toute fin, une sorte d'appel à préserver le patrimoine romain régional, relativisant l'impact des grandes migrations sur sa destruction. S'ensuit la liste des nombreuses cartes et illustrations (« Verzeichnis der Karten und Abbildungen », pp. 317–320), celle des principales sources textuelles traduites, chapitre par chapitre (« Wichtigste Testimonia im Überblick », pp. 321–324) et celle des références bibliographiques (« Bibliographie », pp. 325–382). Cet ultime élément du livre mérite une très courte analyse. La bibliographie, qui intègre les abréviations utilisées, est divisée en quatre sous-parties : a) les éditions et traductions de sources (pp. 325–334) ; b) les recueils de sources (p. 334) ; les études (pp. 335–347) ; un catalogue des sites concernés par l'étude, dont chaque notice est accompagnée de plans et donne la littérature afférente. Notons cependant quelques lacunes, par exemple les travaux de Séverine Blin sur l'abandon du sanctuaire de Mandeuve (voire par exemple, S. BLIN / C. CRAMATTE, *Du*

sanctuaire civique à l'église paléochrétienne de Mandeuve [cité des Séquanes]. *Gallia* 71,1, 2014, 51–63). Si l'utilité de chacune de ces parties – en particulier celle du catalogue – est indéniable, un des choix opérés pour la présentation des références bibliographiques est particulièrement malcommode : le classement est certes alphabétique et par nom, mais ledit nom est systématiquement précédé du prénom, ce qui n'aide vraiment en rien à la lecture. On comprendra néanmoins que c'est là un choix de l'éditeur et non des trois auteurs.

Malgré toutes les critiques qui peuvent être formulées, en particulier celle concernant l'agencement de la matière, « *Mauern gegen Migration?* » est un très bel ouvrage, tout en étant un bel objet, largement illustré et en couleur, proposant un intéressant panorama de l'histoire et de l'archéologie d'une province romaine tardo-antique, qui peut intéresser autant la communauté scientifique qu'un grand public averti.

FR–59653 Villeneuve d'Ascq cedex
Campus « Pont-de-Bois », BP 60149
E-Mail: dominic.moreau@univ-lille.fr
Orcid: <https://orcid.org/0000-0003-3350-6203>

Dominic Moreau
Faculté des Humanités, Département d'Histoire
Université de Lille / UMR 8164-HALMA

MARTIN RUNDKVIST, *At Home at the Castle. Lifestyles at the Medieval Strongholds of Östergötland, AD 1200–1530*. Östergötland County Administration / Länsstryelesen Östergötland, Linköping 2019. ISBN 978-91-7488-477-7. 137 Seiten mit 77 Abbildungen und 16 Tabellen.

Bei der vorliegenden Arbeit handelt es sich um eine Untersuchung von befestigten Adelssitzen des Mittelalters in der Provinz Östergötland und der Lebensumstände auf diesen. Östergötland ist eine Region im Osten von Schweden, südlich von Stockholm gelegen. Zahlreiche Seen sind durch Flüsse untereinander und so schließlich mit der Meeresküste im Osten verbunden. Seit dem 12. Jahrhundert gehört es zu den Kernprovinzen der schwedischen Krone und gilt als gut erschlossenes Altsiedelgebiet mit Kirchen, Klöstern, Marktflächen und stadtartigen Ansiedlungen. Wenngleich keine Siedlungskammer, so handelt es sich doch um einen gut umrissenen Raum, in dem alle befestigten Adelssitze bzw. burgartige Befestigungen („strongholds“) systematisch erfasst wurden, sodass der vorliegenden Untersuchung durchaus ein besiedlungsarchäologischer Ansatz zu Grunde liegt. Aus der Feder des Autors stammen gemäß seiner Literaturliste bereits zahlreiche Publikationen zu diesen und anderen Burgen, sodass er ein ausgewiesener Kenner ist. Dabei versteht er unter burgartigen Herrschaftssitzen Objekte, die eine oder mehrere Voraussetzungen aufweisen: einen mehrstöckigen steinernen Wohnturm („keep“), eine steinerne Ringmauer, Graben, erhöhte Lage, gegebenenfalls auch nur ein Steingebäude auf einer schmalen Halbinsel oder Insel. 25 Objekte erfüllen diese Definition. Fast alle sind weniger als 100 m vom Zugang zu Gewässern (See, Fluss) entfernt, einige liegen auf kleinen (Halb)inseln. Die Lage der befestigten Adelssitze in Östergötland war dabei meist so gewählt, dass zwar kein täglicher direkter Kontakt mit den Wirtschaftsbetrieben bestand, aber diese sowie weitere Siedlungsanlagen wie Kirche und stadtartige Ansiedlungen leicht zu erreichen waren. Im Kontrast zu den größeren Burgen der Krone oder der Kirche stehen die kleineren privaten Herrschaftssitze. Diese waren häufig nur kurzzeitig bewohnt, sodass die Lebensumstände stärker individuell geprägt waren. In einer Feldstudie wurden vor allem zwischen 2014 und 2016 Ausgrabungen durchgeführt, darüber hinaus ältere Grabungen ausgewertet. Sieben besonders fundreiche Burganlagen stehen im Zentrum der Untersuchung (Stegeborg, Skällvik, Bjärkaholm, Ringstadaholm, Stensö, Landsjö, Munkeboda) und werden in einzelnen Kapiteln (Kap. 4–10, S. 56–115) ausführlicher vorgestellt. Ein achter gut untersuchter Sitz, Birgittas udde, erbrachte kaum Fundma-